

FEU A GAUCHE

Depuis qu'une crise formidable sévit cruellement au sein du mouvement communiste, les divers groupes qui se réclament du nom d'Opposition n'ont pas cessé de lutter séparément. Quelques tentatives d'unification ont été faites; toutes ont avorté. Pour bien des militants, le spectacle de cette division est un sujet d'éloignement. Dégoutés du Parti — soit qu'ils n'y soient jamais entrés, soit qu'ils en soient sortis — ils préfèrent réserver à « plus tard » leurs possibilités de lutte, tant qu'ils restent en face d'une Opposition morcelée, dont ils ne comprennent pas l'émiettement.

Voici qu'un spectacle nouveau leur est offert, qui va les aider à comprendre : Celui d'une offensive générale des différents îlots dits « Opposition », contre le groupe que nous formons. En l'espace de quelques semaines, *Contre le Courant* esuie les feux simultanés du *Réveil Communiste*, du *Bulletin Communiste*, de la *Lutte de Classes*, et du *Redressement Communiste*. Nous ne citons que pour mémoire les attaques de *Notre point de vue*, plus étranger aux questions politiques, mais qui fait cependant chorus contre Trotsky.

Écoutons le concert. Nous en tirerons ensuite l'enseignement.

Le *Réveil Communiste* prélude. Dans un tintamarre confus, et avec de grands gestes qui rappellent invinciblement la comedia dell'arte, les camarades vitupèrent bien haut « Paz et ses catherinettes » (?), les « mercenaires » que nous sommes, et le camarade Trotsky. En somme, peu de choses à retenir de ce bruyant prologue, si ce n'est peut-être la curieuse conjonction qui se dessine entre les ultra-gauchistes italiens, le *Cercle Marx-Lénine* et la *Lutte de Classes*. A l'occasion, les extrêmes se touchent...

Après le *Réveil Communiste*, la *Lutte de Classes* fait sa partie. Publié au milieu de mars et daté février 1929 (Souvarine a lancé cette mode), le numéro 8 de la *Lutte de Classes* est en partie composé d'articles déjà publiés (notamment « le Kerenskysme à rebours », publié dans le numéro 22 de *Contre le Courant* et copié mot pour mot, (fautes d'impression, annotations comprises); la partie vraiment « neuve » de ce numéro est consacrée à l'offensive que nous venons de signaler.

Est-ce, mauvaise foi de la part de ces camarades ? Est-ce leur nouveauté dans le mouvement ? La *Lutte de Classes* qui se pique de répudier les méthodes du Parti, va non seulement jusqu'à adopter ses méthodes, mais même sa terminologie. Elle reprend, en effet, à son compte les vieilles accusations inventées par la Direction ; après Séward et Doriot, elle nous définit docilement « l'ancienne droite du Parti », et le plus sérieusement du monde, elle informe ses lecteurs que notre courant se compose de « l'ancienne droite du Parti », plus « la fraction de gauche italienne » (bordighistes) qui publie le journal *Prometeo*, plus

« quelques éléments dispersés et plus ou moins proches de Treint ». (On a déjà pu voir à quel point nous sommes « proches » de Treint, la suite de cet article le montrera également.) Il paraît donc que « ces tendances se sont rapprochées dans le désir de seconder l'Opposition russe sur le terrain même où celle-ci combattait. » Mais qu'elles se sont interdit le rechercher le nœud de la crise de l'I. C. antérieurement aux erreurs commises en 1923-1924. » « Ils combattent pour la Direction du Parti Communiste, tel qu'il est actuellement, pour la défense de l'U. R. S. S. au sens où le Parti la réclame », etc...

Ayant ainsi écrit l'Histoire, le courageux rédacteur anonyme de la *Lutte de Classes* entonne un couplet louangeur en l'honneur du *Bulletin Communiste*, un autre, un peu plus restrictif, pour le *Réveil Communiste*, le refrain étant à la gloire de la *Lutte de Classes*.

Au tour du *Bulletin Communiste*. Daté août-décembre 1928, paru le 2 mars 1929, l'organe de Souvarine s'adonne, lui aussi, à la besogne de diffusion d'articles déjà publiés. Cette besogne serait excellente, si elle avait un autre but que de servir d'exutoire à son étrange besoin de calomnies.

Redresseur de torts professionnel, virtuose de l'injure, poète de l'invective, grand-maître du rago, on peut dire de lui, en reprenant une expression de Marx, que, depuis son exclusion « toute la vitalité de son cerveau semble s'être réfugiée dans sa langue ». Cette fois, en notre honneur, Souvarine se surpasse. Ici, le potin de portière voisine avec l'insinuation empoisonnée, la perfidie se mêle à la rage mesquine, la calomnie s'étale, le fiel coule à pleins bords.

Lorsque la *Lutte de Classes* nous accuse de ne pas remonter assez loin dans la dénonciation des causes de la crise, elle formule un reproche qui n'est certainement pas sans fondements. Au début de notre lutte oppositionnelle, nous avons, en effet, ménagé Souvarine. Lors de son exclusion, alors qu'il était bafoué, brutalement détrôné, livré aux « chardons du présent » après les « lauriers du passé », en but à l'injustice, nous avons fait silence sur les responsabilités indéniables qu'il portait dans la crise, notamment sur le plan du régime intérieur du Parti. Il est bien évident que la bolchevisation et les méthodes qui sévissent depuis cinq ans à l'intérieur du Parti n'ont pas surgi spontanément. Si elles ont pu se développer jusqu'à la monstrueuse situation que nous constatons aujourd'hui, c'est que les dirigeants d'hier en avaient introduit le germe, préparé le terrain. Nous le savions. Bien loin de l'accabler, nous voulûmes espérer que la dure leçon lui serait profitable, qu'il sortirait lavé de son Césarisme agaçant et de sa vanité; sur sa demande, quelques-uns d'entre nous s'efforcèrent de le faire rentrer de Russie, nous l'accueillîmes fraternellement

dans les rangs de l'Opposition. Il y mena une lutte sournoise, il n'attaqua jamais en face, il manœuvra, il intrigua, il noyauta, il fit tant et si bien qu'il scinda finalement l'Opposition en deux.

Une seule question peut se poser ici : le mouvement oppositionnel — et, en l'espèce, en dernière analyse, le mouvement communiste français en général — en a-t-il tiré un profit ? C'est la seule question qui puisse préoccuper des révolutionnaires, la seule qui nous importe.

Pour y répondre, nous ferons la part belle à Souvarine en nous plaçant sur son terrain de prédilection. L'un des grands reproches qu'il nous fait, c'est celui de manquer d'originalité, d'être des « suiveurs », des « orthodoxes trotskystes », en un mot des gens incapables de « penser par eux-mêmes ».

En se plaçant sur ce terrain, l'on peut à bon droit s'étonner de cette soudaine soif d'« originalité » chez Souvarine. On peut se demander pourquoi, tout à coup, à tout prix, « il lui faut du nouveau n'en fut-il plus au monde ». Il fut un temps — celui où il était à l'Exécutif de l'Internationale — où il se souciait peu de penser « par lui-même », où il n'avait pas honte de son orthodoxie et de son conformisme à un enseignement qui n'était pas le sien, où la pensée de l'Internationale — la pensée de Lénine, la pensée de Trotsky — suffisait à son ambition. Aujourd'hui, tout camarade qui partage les idées d'un autre camarade est un « suiveur » (les quelques camarades qui font partie de sa petite chapelle sont des « originaux », mais ceux qui sont d'accord avec Trotsky sont des suiveurs. Comprenne qui pourra !). Même sur ce terrain (qui est peut-être celui de la littérature, mais pas celui du communisme), on ne peut s'empêcher de demander ce que cet homme, en mal d'originalité, a vraiment apporté d'original depuis cinq ans qu'il a été exclu du Parti.

Pendant cinq ans, tous ses écrits n'ont été qu'une variante de cette courte phrase : Le Parti est un cadavre. Ces quelques mots, il les a répétés sur tous les tons, il les a mis à toutes les sauces, il les a assaisonnés de faciles injures, de considérations plus noires les unes que les autres, il en a fait de la polémique, et parfois — dans la forme — des articles d'excellent journalisme, mais rarement il en est sorti. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce que vaut ce point de vue en soi. Aux rares vues politiques exprimées par Souvarine, nous opposerons la plate-forme que nous terminons actuellement et que nous publierons bientôt. D'ailleurs, le numéro que voici contient précisément une courte étude de Trotsky où il indique ce qu'une pareille position a de « purement réactionnaire ». Mais nous en sommes en ce moment, à « l'originalité » de Souvarine. Restons-en là.

Après cinq ans de piétinement sur le cadavre du Parti, il nous annonce « qu'il a l'insolence d'avoir une opinion à lui ». Cette opinion originale, il la définit en peu de lignes. Citant l'affirmation d'un correspondant de Russie : « Il faudra en venir aux conceptions de la droite, avec ou sans ses hommes », il la fait sienne en ajou-

tant : « Pour ne pas voir cela, il faut fermer volontairement les yeux à la réalité. »

Ces quelques lignes, jointes à la réponse qu'il fit à Dionnet lors de la réunion du 9 mars à Courbevoie (dont nous avons donné un bref compte rendu dans notre dernier numéro) débordent, on le voit, d'une originalité si frappante qu'elle en est « insolente ».

En dehors de ce ralliement aux méthodes de la droite, de ses digressions pessimistes, en dehors des articles où les oppositionnels russes sont des « espèces de babouvistes », des « primaires », des gens faisant preuve, à tel propos « d'un pseudo-marxisme mécanique... caricature monstrueuse de la science sociale », où les camarades d'idées de Trotsky sont des suiveurs, des perroquets, des imbéciles, des corrompus, des faussaires, et — vous entendez bien — des gens qui mettent une majuscule au mot Opposition, quelle contribution particulière a jamais apportée Souvarine au travail de l'Opposition, quelles sont ses vues d'ensemble, quels remèdes propose-t-il à la crise du communisme, quelle étude sérieuse et positive a-t-il jamais fournie, où pourrait-on trouver l'ombre d'une analyse, d'un programme, d'une plate-forme, où donc est sa « pensée à lui », quels titres a-t-il donc pour se placer, tantôt en magister, tantôt en petit-maître à qui certaines expressions font mal aux nerfs, au-dessus des tendances, au-dessus de la droite, de la gauche et du centre, c'est-à-dire **au-dessus des classes** ?

Nous pensons qu'il faut en finir avec ce charlatanisme de la sempiternelle critique. Ce qui était auparavant une manie intellectuelle chez Souvarine — cet amour du dénigrement, cette habitude du mépris et cette hypertrophie du sens critique, annihilant chez lui toutes les facultés créatrices et réduisant son rôle à celui d'un journaliste de talent — s'est transformé en maladie pernicieuse. Cracher sur tout, braver sur tous, vouer tout au gémonies, ne voir partout que pourriture et crétinisme, mercenaires et jocrisses, se contenter d'affirmations péjoratives (1), n'est pas seulement une besogne facile, à la portée du premier venu, c'est avant tout un truc. Incapable de faire quoi que ce soit de positif, il est de ceux qui se vengent de leur stérilité et de leur impuissance par une critique d'abord outrée, systématique, qui finit par devenir un déversement continu de vitriol et de sanies lâchés à tort et à travers. Ce qu'il faut ajouter, c'est qu'aux yeux de certains, le truc fait illusion. D'aucuns se disent qu'il faut tout de même être d'essence supérieure pour se permettre de manier ainsi la fêrule. Ils oublient de se demander du haut de quels accomplissements tombe cette « critique » ; ils ne voient pas où les conduit celui qui se montre « supérieur aux antagonismes de classe ».

Nous ayant accusés de n'être pas « originaux », Souvarine veut faire de nous des « léninistes ».

Venant de l'homme qui, en 1924, revendiquait

(1) « Une affirmation n'est pas une démonstration », déclare Souvarine dans son dernier *Bulletin*. On pourrait lui rappeler cet aphorisme à chacune de ses lignes.